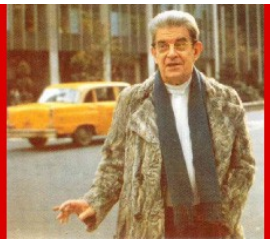
Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



N° **761** – Dimanche 21 janvier **2018** – 08 h 16 **[GMT + 1]** – **lacanquotidien.fr**

Guerre de choix

EN AVANT

Dénonce ou consens !, par François Regnault

Restitution subjective, par Aharon Appelfeld
propos recueillis et traduits par Sarah Abitbol

Aharon Appelfeld : une écriture du réel, par Renée Adjiman

Parler avec tout le monde, par Luc Garcia

Dénonce ou consens !

par François Regnault

Je suis homme, rien de ce qui est féminin ne m'est étranger.
Réplique célèbre d'une comédie de Térence,
arrangée au goût du jour par moi — François Regnault

Le mot d'ordre « balance ton porc », qui signifie exactement « dénonce ton porc » (balance est un euphémisme argotique pour dénonce, car cela sonne pareil, « porc » renvoyant absolument à tout ce qu'on veut de cochon), renoue, mine de rien, avec le fond le plus archaïque des religions en général. C'est qu'il s'agit – inconsciemment – d'un « Ne touchez plus aux femmes », corrélatif de l'immémorial « Ne touchez pas aux femmes ». On relira avec fruit l'article de Freud « Sens opposé dans les mots primitifs », où il rappelle notamment que *sacer* en latin signifie à la fois « saint » et « maudit »*.

En vérité, le mouvement de pitié des avocates des femmes victimes : « Laissez-les parler, écoutez-les, plaignez-les, identifiez-vous à elles, etc. », comme de toute entreprise caritative (relisons Nietzsche), loin d'être seulement motivé par la loi qui définit en effet le crime de viol, l'agression sexuelle, le harcèlement, etc., révèle *aujourd'hui* un fond sombre, *dès lors* qu'il en vient à s'en prendre à l'excellente déclaration « Des femmes libèrent une autre parole » et à leurs cent signataires du *Monde* (9 janvier 2018, déclaration qui n'omet nullement de mentionner crimes et délits). Leur seul argument, au-delà des explications auxquelles elles se livrent laborieusement, se résume à celui-ci : « Au moment où les femmes victimes allaient parler grâce à nous, vous leur fermez la gueule ! », et il assimile, volontairement ou non, tout comportement masculin animé par le désir à une agression, dès lors que « la femme » n'est pas présumée consentante.

Ce qui revient à ne leur laisser d'issue, aux femmes qui sont l'objet d'une manifestation masculine quelconque, que celle-ci : si vous ne voulez pas que le moindre signe de désir de la part d'un homme soit assimilé à une agression, eh bien, consentez ! De là suit que toutes les pudeurs, minauderies, réticences, caprices, ironies, rebuffades, etc. d'une femme en présence d'un homme qu'elle est susceptible de désirer à son tour, la jette dans le dilemme : tu dénonces ou tu consens ! Inutile de dire que mille ans et plus de cours d'amour sont ainsi réduites à néant.

La fermeture d'esprit, le dogmatisme, que ces nouvelles « Régentes de l'hospice des Femmes » (comme il y eut celles de l'hospice de Haarlem, peintes par Franz Hals) opposent à l'« autre parole » (étaient-elles forcées de réagir aussitôt « comme un seul homme » ?), revient donc à une méfiance et à une haine à l'égard des hommes qui ressort spontanément de leurs propos. Aux racismes divers qui tracassent la France, il ne fallait plus qu'ajouter cette misandrie de type nouveau. J'ai d'ailleurs entendu, à l'émission du soir sur BFMTV, l'une des interviewées dénoncer les femmes qui croyaient encore (dans leur sans doute immense et funeste majorité) qu'elles devaient « plaire aux hommes » !

Mais n'en soyons pas dupes : cette haine des hommes, malgré qu'elles en aient, ces pseudo-féministes, suppose une misogynie plus profonde – laissez nos femmes tranquilles, elles sont à nous, nous les gardons, nous les protégeons, nous les surveillons, nous veillons sur leur virginité, leur sexualité, leurs désirs –, tout comme ont revendiqué cette misogynie les plus anciens tabous religieux. Mais comme tout tabou, celui-ci se renverse en son contraire : la femme ne doit pas être touchée, pourquoi ? parce qu'elle est inférieure, maudite, séductrice, esclave et, pour finir, c'est une cochonne ! (En cela d'accord avec l'adage de Baudelaire, que les femmes vont censurer : « La femme veut être foutue.») Je ne ferai pas aux lesbiennes l'injure de croire que, toutes ensemble, elles défendent aussi cette position. Que certaines d'entre elles s'expriment, non pas au nom des lesbiennes en général – cela n'existe pas –, mais fassent entendre, elles aussi, « une autre parole ».

Car derrière nos nouvelles Régentes, dont le mouvement témoigne d'une apparente laïcité, ne nous y méprenons pas, on retrouve le fond de l'éternelle misogynie congénitale à bien des religions (ce n'est pas toujours leur dernier mot, je le reconnais) : celui qui revient à dire que, l'idéal, ce serait que l'homme s'abstienne de la femme. Il n'y aurait plus alors de rapports sexuels, sauf que ce n'est pas ainsi, me semble-t-il, que Lacan l'entendait !

Le 14 janvier 2018

<u>Remarques :</u>

1. Les mouvements politiques eux aussi sont capables de recommander la délation, de pratiquer l'inquisition, etc., et non pas seulement *les* religions (à vrai dire, comme le faisait remarquer Lacan, « les religions » est un ensemble inconsistant). Il me semble seulement que, comme il s'agit du rapport femme-homme, le mal vient de plus loin et remonte à l'espèce humaine. Le sexe commande la race, les hérésies, et même les oppositions politiques.

2. Loin que la déclaration des femmes de « l'autre parole » en revienne à fermer la bouche aux femmes, victimes ou non, « à la merci » du désir masculin, elle leur suppose au contraire un certain *discernement*. Une femme doit s'autoriser d'elle-même pour décider de quelle nature est ce qu'on lui demande. C'est ce que dit cette déclaration à propos des frotteurs. Il est vrai que, parties du principe que les victimes sont ignorantes ou idiotes, ce discernement est la dernière vertu que les Régentes prêtent à leurs ouailles. L'idée, héritée sans doute de l'amour courtois, que l'homme propose et que la femme dispose, n'est pas entrée dans les mœurs ! Mais que n'ai-je pas dit là !

3. Je suis assez hégélien. Je sais que, s'il n'y prend garde, tout mouvement dont la première intention est excellente (défendre les femmes victimes, ce sur quoi toutes sont ici d'accord, sauf à défendre l'indéfendable), devient vite dogmatique, intolérant ou inquisitorial, et ruine à terme sa propre cause. Il ne prévoit aucune exception ; qu'on se rappelle ces vers des *Femmes savantes* (que j'arrange encore à ma manière !):

Nous serons par nos Lois les Juges des outrages,
Par nos Lois, Sexe, Amour, tout nous sera soumis.
Nul ne les permettra hors nous et nos Amis.
Nous chercherons partout nombre d'Hommes infâmes,
Et ne verrons que nous qui défendent les Femmes.

La haine qui les anime à l'égard des « Femmes de l'autre parole » le prouve : tirer sur elles à vue et sans sommation ! Nous sommes donc entrés dans le *moment manichéen* (c'est une remarque que faisait Jacques-Alain Miller à propos de ce genre de débats) ! Mais, comme je suis hégélien, je tiens que A impliquera bientôt B qui est non-A, et B dépassera non-B, qui est A. Alors apparaîtra C, une « nouvelle figure de la conscience », encore à venir, au Bonheur des Dames !

* « Sacer *heilig und verflucht* », Freud S., « Des sens opposés dans les mots primitifs » (1910), *Essais de psychanalyse appliquée*, nrf Gallimard, 1976. Voir aussi Milner J.-Cl., « Sens opposés et noms indiscernables : K. Abel comme refoulé d'E. Benveniste », in *La linguistique fantastique*, Joseph Clims – Denoël, 1985, repris dans *Le Périple structural*, Seuil, 2002.

Restitution subjective

par Aharon Appelfeld
Propos recueillis et traduits par Sarah Abitbol

C'est avec tristesse que j'ai appris la disparition d'Aharon Appelfeld dans la nuit du 4 janvier 2018. Celui qui n'utilisait pas un mot de trop pour dire aura publié durant sa vie pas moins de 50 livres au style épuré, concret et précis. Aharon avait accepté d'être interviewé pour les 43es journées de l'ECF sur le trauma. Je l'ai rencontré dans sa maison à Mevaseret Zion le 1er mai 2013 pour lui demander quels effets subjectifs la guerre avait eus sur lui. En hommage, voici un moment de notre entretien (1)

J'avais sept ans lorsque la guerre a éclaté. Il n'y aurait pas de sens à dire que le trauma se concentre dans une expérience unique. Il s'agit de quatre ans, quatre années qui ont été traumatisantes, chacune d'entre elles. Le meurtre de ma mère, la séparation d'avec mon père. J'étais dans les camps, la forêt. Ça a été un trauma continu. Il n'y en a pas eu qu'un seul. Aussi, je ne pourrais pas désigner une expérience traumatique en particulier. Et j'ai compris quand je suis arrivé en Israël – je n'étais alors qu'un jeune homme de treize ans sans éducation – qu'il fallait que je donne un sens à tout cela, à ces années dans les camps, le ghetto, les forêts. Et bien que je n'aie eu à ce moment-là ni langue, ni éducation, je me suis efforcé d'écrire des phrases et des noms ; j'ai essayé de donner du sens. C'est ce qu'on appelle, en d'autres mots, la transformation du trauma.

D'un côté, c'est l'absence de sens qui a été traumatique, mais d'un autre côté, je n'avais pas de pensée conceptuelle, je n'avais pas de mots. J'avais à peine terminé la première année élémentaire, c'était toute mon éducation. Je ne pouvais pas me dire que je me sentais mal pour telle ou telle raison. Je me sentais mal, je souffrais. Je ne cherchais pas de sens. C'est seulement quand je suis arrivé en Israël que j'ai compris que j'avais fait l'expérience de « quelque chose » dans ma vie. Je n'ai pas su mettre des mots sur cette expérience avant l'âge de quinze, seize ans. J'étais un peu comme un animal. Tant qu'il n'y a pas de mots, il ne peut y avoir de sens. Les mots organisent la pensée.

Cela a été un réveil, quelque chose qui se réveille en vous petit à petit. Cela s'est développé avec le temps, il a fallu lire, écrire, étudier. Il y a aussi une certaine façon de penser. Les souvenirs font remonter des images à la conscience.

L'écriture : du sens à l'expression artistique

Au départ, c'était simplement écrire. Écrire pour moi-même, uniquement pour donner un sens. Puis, beaucoup plus tard, j'ai commencé à publier. Quand je suis arrivé en Israël, je n'avais pas de langue car j'avais perdu ma langue maternelle et mon hébreu était encore très faible. Cela a été tout un parcours de le transformer en art… Cela a pris du temps. C'est devenu une expression artistique. L'expression artistique est plus sélective.

Comment transformer une expérience très dure, sans mot, avec des mots qui vont toucher l'âme de l'autre, du lecteur ? Cette transformation est très longue. Premièrement, il est clair qu'il ne s'agit pas d'une activité récréative. En général on associe l'art avec la distraction. C'est quelque chose qui est lié à l'expression. C'est une expérience pour laquelle il faut trouver les mots justes, et pour cette raison même, les mots justes ne peuvent pas être des mots « décorés », des mots récréatifs. Il faut que ce soit concret, il faut trouver des mots précis afin que le lecteur comprenne que je m'adresse à lui et à moi-même avec sérieux. C'est un travail que je fais depuis cinquante-cinq ans, jour après jour. Et il y a des hauts et des bas, ce n'est pas droit comme une règle.

Le français, l'allemand par exemple, ont tendance à être des langues « décorées ». L'hébreu, l'hébreu de la bible, de la Mishna, ne l'est pas. Il est très concret. Mon style caractérisé par des phrases courtes, épurées et sans mot superflu je l'ai trouvé dans l'hébreu biblique. Cela permet de ne pas dire ce qui ne peut se dire.

Parler c'est dialoguer. Le lecteur doit entendre ce que vous lui adressez. Il y a un conte hassidique ancien qui dit cela très bien : une prière ce n'est pas ce que l'on murmure. Ce n'est pas ça. Une prière c'est le moment où tu peux, où tu es prêt à entendre ce que Dieu te demande. Les hommes prient, à la synagogue trois et quatre heures par jour, tous les jours et demandent… Ils ne sont pas disponibles pour entendre ce que Dieu leur dit. Donc, il n'y a pas de dialogue.

Ce qui compte ce sont les actes

J'ai côtoyé des voyous pendant presque deux ans. Cela a été une bonne école pour moi, c'est une bonne école pour les écrivains. Premièrement, tu apprends que le monde n'est pas une bonbonnière, ce n'est pas un champ de roses. La vie est cruelle… le fort survit et le faible est écrasé. Les mots, les paroles, ne sont pas importants. Ce sont les actes qui sont importants. Ce sont des choses que tu apprends petit à petit. Ces gens ne parlaient pas, ils étaient un peu comme des animaux, des grognements...beuh...une fois un cri, une fois un câlin....

Tu apprends que les animaux, les chevaux, les chiens sont plus importants que les êtres humains. Ils sont plus fidèles, plus dévoués. Toute sorte de règles qu'ils avaient et que j'ai apprises. Non pas que je les aie toutes adoptées… mais il y a quand même quelque chose d'essentiel qui m'est resté de cette expérience… sur l'homme, le sens de l'homme, la substance de l'homme.

Durant toutes ces années de guerre je n'ai pas parlé, je n'avais plus de langue. Aujourd'hui, est ce que je parle ? Non, parce que la parole est constituée de deux éléments : ce que l'on dit, et ce que l'on ne dit pas. La plupart du temps, ce qui n'est pas dit est plus important que ce qui est dit. Il y a un équilibre, dans l'art en particulier. Il faut qu'il y ait un équilibre entre ce que l'on dit et ce que l'on ne dit pas.

1 : Appelfeld A., « Restitution subjective », propos recueillis et traduits par S. Abitbol, *in* Brousse M.-H. [s/dir.], *La psychanalyse à l'épreuve de la guerre*, Berg, 2015.

Aharon Appelfeld : une écriture du réel

par Renée Adjiman

L'écrivain Aharon Appelfeld nous a quitté ce jeudi 4 janvier 2018. Notre rencontre avec lui s'est produite après la lecture d'*Histoire d'une vie*, publié en hébreu en 1999, prix Médicis du roman étranger en 2004. L'auteur y raconte la traversée de la Shoah (1) par un petit garçon de huit ans qui, après son évasion d'un camp où il avait été déporté avec son père, vécu seul dans la forêt des Carpates avant d'immigrer en Israël. Les difficultés du narrateur, confronté à l'acte d'écrire, est le point précis qui a retenu notre attention. L'écriture de romans constitue pour lui un traitement de cette expérience traumatique. Ainsi, nous a-t-il confié lors de l'entretien qu'il a bien voulu nous accorder : « J'ai senti que le roman était un moyen d'expression complet ; je veux dire par là qu'il pouvait contenir et exprimer mon expérience, ce que j'avais vu, ce que j'avais entendu. » (2) Nous ferons l'hypothèse que le roman, pour Aharon Appelfeld, lui permettrait de viser ce que le signifiant est impuissant à nommer « là où le savoir est en échec » (3), ce que Lacan désigne par « réel ».

L'écriture pour sortir d'une solitude profonde

L'auteur décrit un monde fictionnel construit à partir de son expérience subjective d'enfant pris dans la tourmente de la Shoah. De son expérience de jeune sujet déraciné, coupé des signifiants de son enfance, confronté à l'exil de sa langue, il fait de l'écriture un enjeu majeur. « J'étais seul au monde. Ma mère a été assassinée au début de la guerre et mon père et moi avons été séparés ensuite. Je me sentais orphelin, dans une solitude profonde et extrême, sans personne avec qui parler. » (4) Il était « perdu ». Sans parents, sans maison, sans appui dans l'Autre. Il venait d'un pays froid et tout dans ce pays chaud lui était étranger. « Je n'appartenais à personne, je n'étais relié à rien. » (5) Ainsi décrit-il comment un soir, dans le réfectoire de son kibboutz, il « a pris [son] cahier et [il] inscrivit le nom de [son] père, Michaël, le nom de [sa] mère, Bounia, le nom de sa ville natale, Czernowitz, la rue dans laquelle [il] était né, Massarik et le nom de [son] grand-père Joseph-Meïr. » Dresser la liste des gens dont il avait le souvenir contribue à lui redonner un corps : « C'est à ce moment-là que je commençais à prendre conscience de moi, ce qui ne m'était jamais arrivé auparavant. » (6) L'écriture lui permet alors de sortir d'une solitude profonde et extrême. Il en donne les coordonnées : « C'est un vêtement, on ne se tient pas nu, à découvert. » L'écriture opère comme une extraction de jouissance et ouvre à un nouveau destin.

La littérature, un destin

La littérature d'Appelfeld est précise, elle doit traiter de « l'individu avec un père, une mère qui lui donnèrent un nom et qui lui apprirent une langue. » (7) Il fera de la littérature son destin et se rangera sous le signifiant « écrivain » pour parvenir à produire des fictions. « Je suis arrivé en Israël, je n'avais personne : le papier est devenu mon ami. Avec lui je pouvais commencer à dialoguer. […] J'ai lutté pour relier les mots au vécu, des mots choisis avec soin, des mots qui ne se tiennent pas au centre, mais qui permettent au sentiment et à la pensée de s'élever. » (8) Peut-on parler d'autobiographie ? À la question sur les ressemblances entre son histoire et celle de ses personnages, il répond : « Tout ce que j'écris renvoie à la réalité, mais en même temps cela n'est pas la réalité. Tout ce que j'écris m'est arrivé, mais tout ce que j'écris ne m'est jamais arrivé. » (9) Ses premiers pas dans l'écriture sont des poèmes qui abordent la douleur de la perte brutale de sa mère assassinée au début de la guerre. De son style, il dira : « Il y a très peu de mots, quand on souffre, on a faim et on voit la mort en face, la langue diminue, il n'y a pas de mots, on n'en a pas besoin. La vie normale, la vie des civils, elle les exige. Moi, je viens d'un monde où la parole n'existait qu'à peine. » (10) « La guerre est une serre pour l'attention et le mutisme. La faim, la soif, la peur de la mort rendent les mots superflus. »

Ecrire des fictions lui permet de traiter ces expériences par l'art, c'est-à-dire « une plongée dans l'intériorité construite au fil des années » (11). Cette approche de l'art s'est forgée pendant la guerre. Le roman devient alors *une nécessité.* Il lui fallait trouver une forme d'écriture qui lui permettait de « s'exprimer pleinement ». Il a senti que le roman « était un moyen d'expression complet, qu'il pouvait contenir et exprimer mon expérience, ce que j'avais vu, ce que j'avais entendu. » (12)

Ce qui ne peut pas s'écrire

« Ce qui s'est passé durant la Seconde Guerre mondiale, en particulier avec les Juifs, les ghettos, les camps, sont de telles atrocités qu'on ne peut pas écrire à leur sujet. » (13) C'est dans l'écriture elle-même qu'il extrait ce point de réel quand il explique : « Dans le ghetto les gens avaient encore une certaine humanité malgré la famine, les maladies et les faiblesses de toutes sortes. Dans les camps d'extermination, après un mois de famine, si la personne n'a pas été brûlée elle perd son humanité » et d'ajouter « il faut faire attention de ne pas écrire sur des gens qui, après un mois de famine ont perdu leur noyau humain. Je veux dire que nous sommes des gens, des individus, ça c'est le côté humain, mais lorsque les gens deviennent un tas de corps, ça devient vide de sens, impossible de comprendre certaines choses. » (14)

Ces propos ne sont pas sans faire écho à ce que l'expérience d'une analyse nous enseigne : il y a toujours un reste inassimilable au signifiant, un trognon du réel qui ne peut être traité ni par la fiction, ni par les semblants d'aucune sorte. Il y a toujours un trou dans le langage comme il y a un trou dans le savoir. *Troumatisme*, ce néologisme de Lacan est un autre nom du réel que l'écrivain travaille inlassablement. Aharon Appelfeld a construit une œuvre avec ses fictions. Pour autant, comme J.-A. Miller l'indique dans son cours *L'expérience du réel dans la cure analytique*, « Nous avons là la définition générale de l'événement traumatique, celui qui laissera des traces dans la vie subséquente du parlêtre. » (15) Ces traces que nous évoquons ici sont la marque et le style d'un grand écrivain qui a passé cinquante-cinq ans à écrire.

1 : Qui signifie, rappelons-le, « catastrophe » en hébreu.
2 : « La musique comme source de l'écriture : à la rencontre de Aharon Appelfeld – Entretien avec Renée Adjiman », *abords, n° 28*, Bulletin de l'ACF MAP, octobre 2011, p. 58.
3 : Lacan J., *« Litturaterre », Autres écrits,* Seuil, Paris, 2001, p. 13.
4 : « La musique comme source de l'écriture : à la rencontre de Aharon Appelfeld », *op. cit.* p. 57.
5 : *Ibid.,* p. 57
6 : *Interview d'Aharon Appelfeld,* reportage de Valérie Zénatti, Annie Chevallay et Pierre-André Boutang, émission « échappées culturelles », Métropolis, ARTE, 13 mai 2005.
7 : *Ibid.,* p. 49.
8 : Appelfeld, A., *Histoire d'une vie*, Points, 1384, Paris, 2005, p. 60.
9 : Adler Laure, et Valérie Zénatti, sa traductrice, Rencontre avec Aharon Appelfeld au musée d'art et d'histoire du judaïsme à Paris à l'occasion de la présentation du livre *Le garçon qui voulait dormir*, le 26 juin 2011.
10 : Aharon A., *Histoire d'une vie*, *op., cit.*, p.135.
11 : « *La musique comme source de l'écriture* : à la rencontre de Aharon Appelfeld » *op.cit.,* p 58
12 : *La musique comme source de l'écriture, op. cit., p.58*
13 : Adjiman R., *interview* en janvier 2010, inédit.
14 : *Ibid.*
15 : Miller, J.-A., "Biologie lacanienne et évènement de corps", *La Cause freudienne 44, Evènement de corps*, février 2000, p. 47.

Parler avec tout le monde

par Luc Garcia

Les dictateurs sont ingrats. Rarement attendris par une main tendue, le plus souvent ils crachent au visage de ceux qui ne peuvent se résoudre à l'impuissance du signifiant aux fins d'attendrir les cœurs-*permafrost*. Cruelle solitude du pouvoir, ivresse des voyages, chute de l'armoire, en ces matières l'Orient ne pardonne pas. Ils sont nombreux à s'y être essayé avec plus ou moins de réussite. Clinton, tout sourire à Oslo ; Poutine, cireux depuis Moscou ; Chirac, comme chez lui à Beyrouth, à Damas ou encore à Bagdad. Macron, pour sa part, séduisant sur le perron de l'Élysée ou à Riyad, considéra, avec enthousiasme en juin, qu'il lui revenait de parler à tout le monde. Endurant, il le redit en décembre, et écopa alors d'une volée de bois vert de Bachar Al Assad, accusant les Français d'être les soutiers du terrorisme islamiste. L'État islamique tout juste déménagé, Bachar Al Assad rappela au locataire élyséen ce que veut dire la continuité diplomatique de la politique d'un État.

On remarquera avec Lacan qu'« il n'est pas naturel à l'homme de supporter à lui seul le poids du plus haut des signifiants ». Puis d'ajouter : « Et la place qu'il vient à occuper à la revêtir peut être aussi propre à devenir de la plus énorme imbécilité » (1). Supporter ce poids-là, par exemple par l'antienne de la paix, nécessite souvent un déplacement, un atterrissage nocturne, un crochet soudain, un *j'arrive* précipité, une glissade pulsionnelle, coup de *bluff* ou coup de maître, peu importe. On apprend souvent après coup que le geste était anticipé, construit, fabriqué, en quelque sorte forcé. Le forçage noie l'acte comme tel et l'épée avec. Ainsi, un déplacement surprenant arrangé se distingue d'un déplacement nécessaire décidé. L'horloge du signifiant laisse alors s'abattre son abominable tamis, celui avec lequel on ne négocie rien, et fait son tri. Comment le tamis fonctionne-t-il entre Beyrouth, Damas, Téhéran, Bagdad et Riyad ? Prenons une orientation : celle de Lacan avec « Le séminaire sur la "Lettre volée" ». Un objet, la lettre, se déplace.

Comme tout au Levant rentre désormais dans l'ordre, certains en ont profité pour pousser leur avantage. Ledit fougueux prince héritier saoudien Mohammed bin Salman fut de ceux-là. La vie étant parfois bien faite, il avait pour invité le 4 novembre dernier – juste après la libération de Raaqa et la reprise, par l'Irak avec la complicité de l'Iran, des principales villes du Kurdistan – le premier ministre libanais Saad Hariri, saoudien par sa mère. En milieu de journée, celui-ci annonçait depuis Riyad sa démission façon « on ne me force pas du tout » : il fit le *job*, ne s'attendant probablement pas lui-même à cette décision en prenant son café le matin. Petite déflagration. Sachant Hariri corseté jusqu'à l'étranglement par le Hezbollah soutenu par Moscou et Téhéran, le prince saoudien avait trouvé de quoi faire pression sur l'Iran. Mais, comprenant la cavalière et à vrai dire un peu grossière tactique saoudienne, le Hezbollah cria habilement que cette démission ne lui plaisait pas vraiment, alors que tout le monde supposait qu'il dirait « bon débarras » – les hommes de paille sont parfois collants.

Le 9 novembre, le président français, fraîchement de retour d'une tournée plutôt juteuse dans les Émirats, s'est arrêté deux petites heures à Riyad. Quelques photos, quelques sourires, le temps de faire le plein pour rentrer d'une traite, alors qu'on attendait un déplacement en Iran, la halte a surpris car elle était spectaculaire. On apprenait qu'on pouvait s'arrêter à Riyad comme on salue opportunément de vieux amis installés à proximité d'un péage d'autoroute quand on revient de vacances. Puis, le 18 novembre, Hariri est reçu à Paris : l'hospitalité française en quelque sorte, avec photo officielle en compagnie de son fils et de sa femme, devant l'entrée de l'Élysée, au-dessus des graviers célèbres de la rue Saint-Honoré. L'ambiance n'était pas aux grandes effusions : sourire maladroit et triomphe modeste pour le président Macron qui venait d'offrir sur un plateau le manège autour duquel pouvait tourner le Liban, entre Syrie, Iran et Arabie saoudite. Hariri est rentré depuis Paris à Beyrouth, puis a annoncé que, tout bien pesé, il ne démissionnerait pas.

Peut-être Paris a joué la carte un peu aléatoire de s'appuyer sur les dernières forces chrétiennes présentes au Levant, à la manière de Louis XIV qui accordait sa protection aux navires marchands du cèdre lorsqu'il s'agissait de franchir la Sublime Porte de Constantinople. Ces forces-là ont assuré en effet un fond de commerce non négligeable pour les Assad et pour Sadam Hussein, adhérents, de chaque côté de la frontière Syrie-Irak, du même parti Baas, nommément parti socialiste de la résurrection arabe, qui achetait ainsi ses pénitences et parfois aussi quelques missiles aux occidentaux en caressant sans chatouille leur aile chrétienne.

Plateau tournant

Le Liban, de mandat français jusqu'en 1946, est depuis toujours une tentative politique, un fil tendu qui ne peut vivre qu'en opérant exactement comme son plus dangereux voisin – syrien – n'opère pas : par échanges avec l'extérieur.

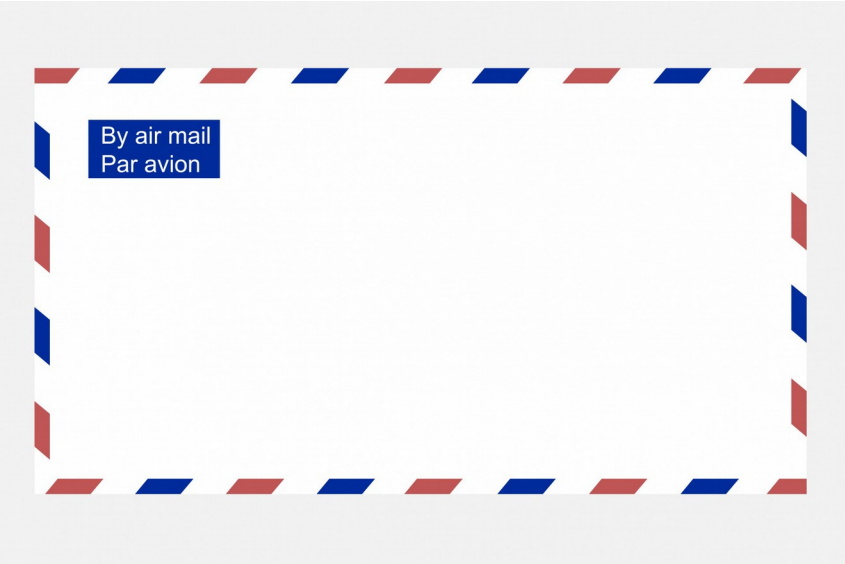
Le tour du prince saoudien a démontré qu'actuellement le Liban peut, selon les lectures, amortir une fracturation sunnite commanditée pour exclure l'Iran du jeu ou ne plus bouger, terrassé par l'emprise chiite iranienne. Certes, au Liban, on ne s'entretue plus. Difficile de dire cependant de quelle réussite il s'agit et impossible de savoir à quel prix la paix se maintient. Les postes d'importance sont attribués selon un savant dosage, d'où l'énigme posée sur de multiples piliers depuis 1990 et cette paix magique dont personne ne saurait être tout à fait dupe, après quinze années d'une guerre qui laisse ses empreintes.

Qui donc ne se sentirait pas concerné par le Liban dont les images de guerre défilaient alors que le Hezbollah plaçait ses bombes dans Paris des années durant ? En ce sens, le président français a eu le sentiment à la bonne heure que si le Liban déraperait, ça n'irait que plus mal. À vrai dire, à part quelques protestations, rien ne dérapait vraiment pendant qu'Hariri servait de chiffon rouge. Supposer le contraire visait un retour dans le jeu diplomatique, forcé par la porte du créationnisme politique : il est toujours plus commode de créer un adversaire plutôt que d'affronter celui qui vous mangera sans vergogne. Mais, à l'inverse, si toper dans la main de l'Arabie saoudite livre un adversaire sur mesure, tout de petites danses charmantes et séductrices, climatisées et rehaussées d'un tapis pétrolier à même le sol, l'expérience apprend que cet adversaire-là est aussi très gourmand.

Une affaire de lettres

Une fois le démissionnaire Hariri démissionnant de sa démission, ce qui le rend démissionnaire pour toujours, l'Arabie saoudite a fait attendre un long mois les Libanais pour leur remettre leur lettre de créance, conditionnant le portage de celle-ci à la désignation d'un nouvel ambassadeur libanais à Riyad bien à leur goût. Le portage eut lieu le 3 janvier de l'année nouvelle. Les lettres de créance sont de précieux documents qu'un pays remet à un diplomate lourdement chargé de les porter aux dignitaires du pays qui l'accueille. Ce stratagème a donné le style désormais des affaires politiques de l'Orient : les lettres tournent, aucune n'arrive vraiment à destination, chacun faisant mine d'ignorer l'existence d'une lettre qui lui serait adressée et l'affirmant dans le même temps perdue. Le risque de l'affaire est de croire qu'on la rattrape au vol.

Lacan pointe les ambiguïtés du statut d'une lettre entre envoyeurs et récipiendaires de la façon suivante : « La lettre sur laquelle celui qui l'a envoyée garde encore des droits, n'appartiendrait donc pas tout à fait à celui à qui elle s'adresse ? ou serait-ce que ce dernier n'en fut jamais le vrai destinataire ? » (2) Par ce jeu dans lequel il tient au plus talentueux de faire mine de ne pas divulguer son double-tiroir, la partie diplomatique du président français peut lui être fatale : il est entré dans les valses de lettres et, conséquemment, il est devenu impossible de savoir à quel objet il se donne. Peut-être le sait-il, peut-être les lustres du Quai d'Orsay le savent-ils mieux, ou peut-être encore les conseillers des conseillers ? Avec Lacan, on parlera de *lettres détournées* (3).



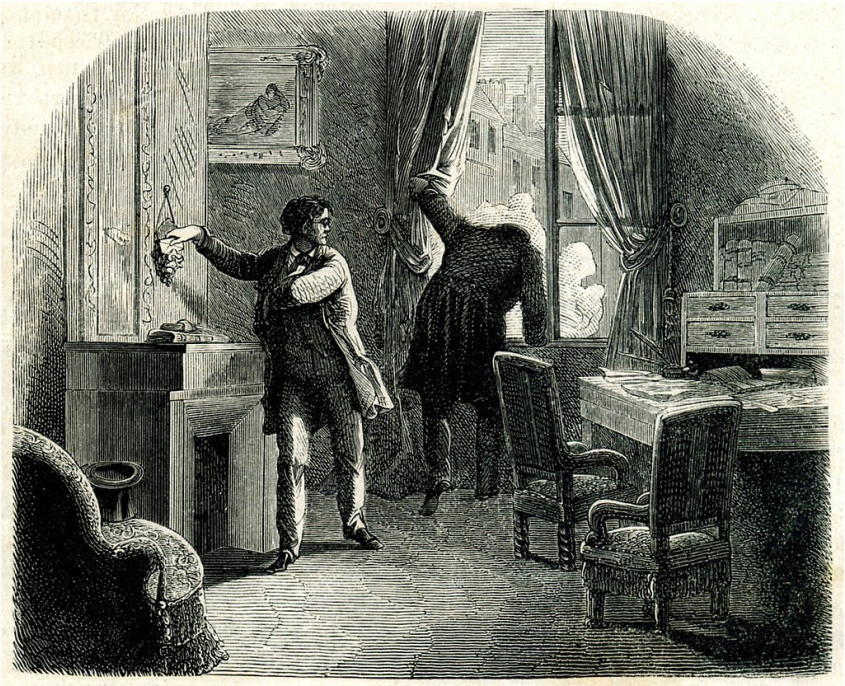
Pendant que le prince héritier saoudien bin Salman s'occupait de ralentir les lettres de créance entre Ryiad et Beyrouth, il faisait mine également de se préoccuper de la climatisation bien dosée de la résidence du premier ministre Hariri qui en était réduit à observer le thermostat et qui, dans le fond, ne pèse rien depuis toujours. La Syrie, quant à elle, et depuis bien longtemps aussi, sait parfaitement qu'elle est chez elle au Liban – le président Chirac en fit les frais lorsque fut assassiné le père de Saad, Rafic Hariri. Bin Salman n'était pas seulement prévenant avec le président français, lui offrant tout le moelleux que l'on attend d'un accueil sur le pouce, il s'occupait d'autre chose, notamment de débarquer les premières gardes qui entourent le régime, les dignitaires du premier cercle : onze mis à la porte dans la dernière quinzaine de décembre. En réalité, l'activisme de « Salman » – comme on dirait « Bachar » –, ministre de l'Armée, des Affaires étrangères, Premier ministre, responsable du bon goût et de la fiscalité, du budget et de la guerre au Yémen, cache mal qu'en Syrie, il fait partie des vaincus. Il pariait fort sur une victoire de l'État islamique en Syrie et autour. Il pensait récolter les fruits d'une chute d'Al Assad, bien qu'il goûtât peu aux escapades parisiennes des bouchers de Raqqa. Il était aussi convaincu, et pas toujours à tort, que personne ne pourrait résister devant ses avances bancaires qui détendent toujours les ambiances les plus électriques.

Désormais, celui que l'on appelle MBS a un projet intitulé « Vision 2030 ». Il donne des gages. Par exemple, désormais les femmes peuvent prendre le volant d'une automobile – on oublie de dire que des femmes prenaient déjà le volant, il fallait juste qu'elles soient bien placées dans l'organigramme pétrolier du régime. Il paraît encore qu'MBS fit des yeux doux à Israël – de quoi adoucir le Quai d'Orsay, qui de toujours n'aime pas trop ces yeux-là, mais, venant d'un wahhabite, donc d'un sunnite rigoriste, c'est

d'un exotisme qui touche au superbe. Évidemment, on passe l'éponge un peu vite pour rappeler qu'en décembre dernier, il a interdit à des joueurs d'échec israéliens et aux femmes de venir participer à un tournoi que la Fédération internationale d'échec l'avait autorisé à organiser. Bin Salman est alternativement Dupin et le ministre de *La Lettre volée*, selon qu'il planque la lettre ou opportunément la retrouve. Dans le rôle du roi, on retrouvera le président français, qui se prend aussi parfois pour le préfet qui intercède – ENA oblige. Or, les lettres, rendues à des objets tournants, s'échangent, autorisent les grimaces et les gros yeux, et finissent par faire écran.

Alors, il reste Dieu. Et pour lui, la Reine convient bien, elle qui appelle la police. Elle sait où va la lettre, elle sait qu'elle contient du souffre, elle sait qu'elle est volée et elle agit comme si elle ne savait rien de tout cela. On pourrait placer celle-ci à Moscou. On comprendra ainsi pourquoi, depuis que le prince héritier Mohammed bin Salman est arrivé dans les affaires, il agit comme l'horloger du Kremlin. Un peu d'ouverture, beaucoup de fermeture, de quoi amuser la galerie, de quoi piéger chacun. Le président Macron, devrait par exemple se souvenir des stratégies du média *Russia Today* qui désormais paraît en langue française en ligne droite depuis le Kremlin : il donne la parole à des extrémistes de droite français, mais explique aussi en vidéo pourquoi critiquer *Charlie* n'est pas bien – le cynisme n'a pas de borne lorsque l'on sait que les attaques informatiques que *Charlie* subit depuis trois ans proviennent de la Russie. MBS agit comme Poutine au départ : il prend le costume du meneur de jeu, du type un peu grossier, un peu frustre, mais tellement sympathique. En arrière-plan, les tractations concernent le terrorisme de demain : qui le financera, depuis où, au nom de qui et en faveur de quoi ? On remarquera que jusqu'ici la France est l'une des cibles privilégiées du terrorisme oriental, touchée par ses formes les plus diverses, quelle que soit la variété de leurs origines géographiques ou confessionnelles. Pour se tenir éveillé, on notera la prévenance de Lacan : « une lettre arrive toujours à destination »(4).

1. Lacan J., « Le séminaire sur la "Lettre volée" », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 38.
2. *Ibid.*, p. 27.
3. *Ibid.*, p. 29.
4. *Ibid.,* p. 41.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Maquettiste : Luc Garcia.
Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI.